

Antoine Ouellette

Musique autiste

Vivre et composer avec
le syndrome d'Asperger

essai / témoignage

Préface du Dr. Laurent Mottron

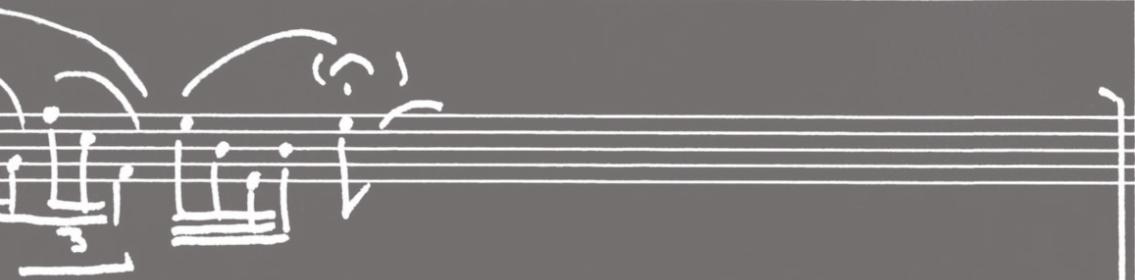


Extrait de la publication

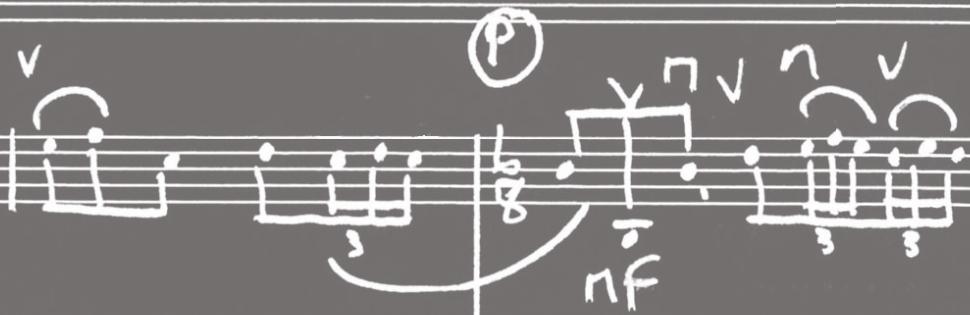
VICTOR GARPATIUS



et la main gauche à la R.D.



np f



Musique autiste
Vivre et composer avec le syndrome d'Asperger
essai / témoignage

Catalogage avant publication de BAnQ et Bibliothèque et Archives Canada

Ouellette, Antoine, 1960-

Musique autiste : vivre et composer avec le syndrome d'Asperger

Comprend des réf. bibliogr. et un index.

ISBN 978-2-89031-729-1

ISBN 978-2-89031-740-4 (édition numérisée)

1. Ouellette, Antoine, 1960-. 2. Autistes - Conditions sociales. 3. Asperger, Syndrome d' - Patients - Québec (Province) - Biographies. I. Titre.

RC553.A88O93 2011 616.85'88320092 C2011-941753-7

Nous remercions le Conseil des arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec de l'aide apportée à notre programme de publication. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

L'auteur remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec de son appui financier qui a rendu possible la rédaction de cet ouvrage.

Mise en pages : Julia Marinescu

Maquette de la couverture : Raymond Martin

Illustration couverture : Vittore Carpaccio, *Présentation au temple*, XV^e siècle, détail

En pages de garde : Antoine Ouellette, *Sonate liturgique*. Pour violoncelle et piano. Fragment de la partition manuscrite.

Distribution:

Canada	Europe francophone
Dimedia	D.N.M. (Distribution du Nouveau Monde)
539, boul. Lebeau	30, rue Gay Lussac
Saint-Laurent (Québec)	F-75005 Paris
H4N 1S2	France
Tél. : (514) 336-3941	Tél. : 01 43 54 50 24
Téléc. : (514) 331-3916	Téléc. : 01 43 54 39 15
general@dimedia.qc.ca	www.librairieeduquebec.fr

Dépôt légal: BAnQ et B.N.C., 4^e trimestre 2011

Imprimé au Canada

© Copyright 2011

Les Éditions Triptyque

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec) H2H 1N1, Canada

Téléphone : (514) 597-1666

Courriel: triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet: www.triptyque.qc.ca

Antoine Ouellette

Musique autiste

Vivre et composer avec le syndrome d'Asperger

essai / témoignage

Triptyque

*Rien de plus connu,
Rien de plus familier,
Et pourtant, cela même se dérobe :
Un pays neuf à découvrir.*

Saint Augustin
Les confessions, livre XI

PRÉFACE

Le livre d'Antoine Ouellette, compositeur et musicologue, mérite une place singulière dans les nombreux ouvrages maintenant disponibles écrits par des personnes appartenant au spectre autistique. Présenté d'abord comme une autobiographie, l'ouvrage dépasse amplement ce genre pour devenir essai critique sur la place de l'autisme dans le monde contemporain, ouvrage d'enseignement de nature encyclopédique sur l'autisme et le syndrome d'Asperger, réflexion sur la création intellectuelle, particulièrement musicale, et s'achève en essai d'éthique sociale.

L'ouvrage peut être lu à plusieurs niveaux, pour l'information qu'il contient sur l'autisme – tellement plus authentique que celle des digestes écholaliques auxquels nous sommes habitués –, comme un exemple de la rhétorique autistique – mais ce serait là lui ôter son universalité –, comme un ouvrage de philosophie traitant sciences, éthique et création, ou comme une autobiographie, donnant un aperçu circulaire sur un univers raffiné, aux valeurs d'un autre monde. La variété des disciplines, des genres et des sujets décloisonnés dans l'ouvrage est à l'image de leur auteur, à la double formation scientifique et musicale. L'ouvrage se lit facilement, malgré l'aspect technique des sujets abordés. Il réussit dans tous ces genres, avec intelligence et originalité, associant une culture de centenaire au ton souvent candide de l'enfant, comme suspendu dans le temps – en fait, sans âge spécifique, selon nos références neurotypiques.

Avec une ironie dénuée de méchanceté, l'auteur stigmatise pourtant avec une violente douceur les clichés scientifiques, aussi bien que ceux de la culture populaire sur l'autisme, autant par le contenu du livre que par la manière de traiter ses thèmes.

Sa présentation du prince Mychkine, toute en sympathie, est pour qui connaît Antoine Ouellette personnellement, bien éclairante sur ceux à qui il s'identifie, et à qui il ressemble effectivement. Qu'on ne se méprenne pas toutefois sur la gentillesse qui émane de cet ouvrage, elle est alliée à une lucidité dont tous les coups portent. J'ai été particulièrement sensible à son ode à la désobéissance civile, son scepticisme à l'égard des États, comme à son absence de timidité à juger le monde. Subversion délicieusement calme, posée, étrangère au monde dominant, où la subversion est immanquablement entachée de cruauté. Et pourtant, le fascisme ordinaire des persécutions scolaires qu'il a subies aurait pu faire de lui un loup.

Mais le plus grand intérêt de cet ouvrage est pour moi de développer, et même d'incarner, le thème de l'influence des autistes sur la marche du monde. J'avais vu avec admiration Michelle Dawson influer durablement sur la science de l'autisme, regardons maintenant aller Antoine Ouellette, le musicien qui rêvait enfant de devenir innocent, notre Mychkine à nous, quand il nous propose quelques rectifications aux usages moraux en vigueur.

Laurent Mottron, M.D., Ph. D.

Titulaire de la Chaire de recherche Marcel et Rolande Gosselin en neurosciences cognitives fondamentales et appliquées du spectre autistique de l'Université de Montréal

AVANT-PROPOS

Ce livre raconte ce que j'ai vu, vécu et réalisé, mais surtout comment je l'ai perçu à travers les particularités de ma personne. Connaître la musique n'est pas nécessaire pour suivre mon propos, car mon but est de témoigner, de sensibiliser, de dénoncer préjugés et discrimination, de montrer aussi ce que les autistes sont capables de faire. Le livre contient des éléments troublants. Par conséquent, j'ai modifié certaines données contextuelles, j'ai changé quelques noms de personnes et en ai passé d'autres sous silence.

Ce livre est une réflexion personnelle, une intervention artistique, où j'aborde la folie de l'intérieur. Des chapitres auto-biographiques alternent avec des chapitres visant à informer. Ces derniers offrent un contenu plus objectif étayé par de nombreuses sources. Mais à titre d'autiste Asperger, je prendrai moi-même position par rapport à ce qui se dit sur l'autisme, je donnerai ma version des choses et discuterai de ma perception de cette condition qui est mienne. Si je ne suis ni psychologue ni psychiatre, je suis néanmoins scientifique de formation et, donc, compétent pour prendre une distance critique. Il y a tant d'écoles de pensée sur l'autisme qu'il se peut que certains chercheurs, professionnels de la santé, parents ou organismes soient en désaccord avec mes propos. Une qualité des Aspergers est la franchise, et la franchise peut froisser.

Une précision pour guider les lecteurs français. Au Québec, la scolarité va ainsi: primaire (six ans), secondaire (cinq ans), collégial (deux ou trois ans). Notre diplôme d'études collégiales (DEC) est l'équivalent de votre baccalauréat. Vient ensuite le niveau universitaire avec le premier cycle qui est notre baccalauréat; puis les cycles supérieurs de maîtrise et de doctorat.

NOVEMBRE 2007

Au bout d'une longue route, le verdict est enfin tombé. À quarante-sept ans, en ce beau 6 novembre 2007, je viens d'apprendre que je suis *fou*. Médicalement parlant. Je découvre ainsi la grande pièce qui me manquait pour bien me connaître. Mieux vaut tard que jamais. C'est la pierre angulaire : celle autour de laquelle toutes les autres s'articulent. Dès lors, les morceaux du casse-tête s'emboîtent pour former enfin une image complète. Des tas de choses curieuses s'expliquent, à commencer par un cheminement de vie franchement atypique.

Un petit quelque chose de diffus

Ma *folie* se caractérise par un certain malaise social. J'ai toujours ressenti un malaise, même en famille. Généralement, il n'est ni intense ni réellement inconfortable, juste un petit quelque chose de diffus, mais chronique. J'enseigne dans une université : je ressens un peu de stress social, surtout au moment de la première rencontre de la session avec les étudiants. Une part de ce stress est normale : parler en public est exigeant, même pour des gens qui en ont l'habitude. Pourtant, je suis à l'aise une fois le cours commencé, car je parle alors de mes passions, et ce dans un cadre formel. Mais lorsque je vais à un dîner informel avec des amis ou des collègues, je me sens beaucoup moins à l'aise. Je parviens à m'intégrer aux conversations, même si je suis souvent déboussolé par leur manque de suivi et leur teneur légère. Je me rends compte que des gens que je croyais connaître changent de personnalité dans ce contexte, chose qui me fait un peu peur. Au bout d'un moment, j'ai de plus en plus de difficulté à converser, je décroche, me retire dans un univers parallèle. Mais mon malaise tient surtout aux mots et aux sons

qui s'entrechoquent dans mes oreilles et ma pensée. C'est encore pire s'il y a de la musique de fond. En certaines occasions, mon ventre se noue, mes mains deviennent un peu moites, ma nuque et mes épaules se raidissent. Quelquefois, je dois carrément quitter, n'en pouvant plus. Il m'est arrivé, expérience atroce, de vouloir partir sans être capable de le faire, comme si mon corps restait cloué sur place. En m'exposant volontairement à ces situations de la vie courante, j'ai réussi à augmenter ma tolérance. Mais j'avoue qu'encore maintenant, après une heure ou une heure et demie, j'ai de la difficulté à demeurer présent en esprit.

L'intensité de mon malaise social varie selon plusieurs facteurs. Elle augmente selon le nombre de personnes présentes. Elle est plus prononcée avec des personnes que je ne connais pas, ou lorsque je me trouve dans un environnement nouveau. Dans ces cas, mon temps d'adaptation est plus long que pour la moyenne des gens, mais je finis par m'y faire. Par contre, je supporte bien d'être dans une foule et ne cherche pas à éviter de telles situations. Ainsi, mon malaise est faible lorsque je marche dans une rue achalandée, que je prends le métro ou l'autobus. Il augmente dès qu'il y a une interaction, même sans obligation de parler. Quelqu'un me disait adorer faire le Tour de l'île, qui réunit annuellement des milliers de cyclistes, parce qu'"on se serre les coudes": trouver du bonheur là m'est complètement incompréhensible! Même assister à un concert me tend un peu. Je ne suis pas une personne évitante et encore moins asociale. Je ne m'imagine pas du tout vivant en reclus, barricadé dans un appartement en ville ou isolé dans une maison à la campagne. Je ne m'imagine toutefois pas davantage vivre en contact constant et intense avec mes semblables: cela drainerait toute mon énergie. J'apprécie la compagnie humaine, mais avec une certaine distance qui constitue pour moi une zone de confort. Je ne pense pas que j'aurais fait un bon politicien! J'ai aussi quotidiennement besoin de moments de solitude et de silence. Moyennant ces conditions, je fonctionne plutôt bien en société.

L'impossible identification

« Connais-toi toi-même », enseignait Socrate. Facile à dire ! Enfin, c'est peut-être facile à faire pour bien des gens. Mais ce ne le fut pas pour moi. Je suis tout de même perplexe. Aujourd'hui, la mode n'est pas tant à se connaître soi-même qu'à se « construire » et, au cours des derniers temps, la société québécoise a tenu des débats passionnés sur la « construction » de son identité. Un département universitaire offre maintenant un cours intitulé Construction identitaire. Finalement, il n'est peut-être pas si facile de se connaître soi-même : l'identité collective offre une solution plus commode.

Or, j'ai beau essayer, je n'arrive pas à me construire une telle identité. Jamais je n'ai eu cette tendance ou ressenti ce besoin. Bien sûr, je reconnaiss qu'une partie de mon identité m'a été donnée par ma famille, mon milieu, la culture de mon temps et de mon pays. Sur le plan spirituel, je peux certainement me dire catholique. Mais être catholique pratiquant dans le Québec contemporain, c'est déjà une excentricité. Autrement, mon identité « construite » est plutôt éthéree. Ma *folie* se manifeste donc en ce que je me sens presque toujours mal à l'aise dans ce qui est collectif, comme si je n'arrivais pas à trouver une maison pour moi dans la société... Avec ce qui suit, je ne veux offusquer personne, juste préciser ce sentiment personnel.

Autant j'adore les élections, autant il m'est difficile de m'identifier à un mouvement politique. La question environnementale est pour moi un enjeu essentiel. J'accorde aussi beaucoup d'importance à la justice et à l'équité entre citoyens, alors que l'économie ne compte pas puisque tous les partis promettent la prospérité. J'ai toujours exercé mon droit de vote mais, pour être franc, j'ai souvent annulé. Je le fais en écrivant un mot gentil sur mon bulletin, comme : « Je vous souhaite une belle journée. » Lorsque j'annule, je n'ai pas l'impression de perdre mon vote : j'exprime ma position car, si pour moi la politique est d'abord la recherche du bien commun, j'entends trop rarement ces mots dans la bouche des politiciens. J'éprouve néanmoins de la sympathie pour quelques partis

mais, puisque je suis souvent déphasé en société, ce sont ceux qui ne prendront pas le pouvoir de sitôt. Mais sait-on jamais ?

Je suis Blanc. Trop. Enfant et adolescent, la blancheur de ma peau laiteuse m'a valu bien des moqueries. La marge de confort social en matière de couleur de peau semble restreinte. Je ne suis cependant pas tout à fait québécois « pure laine » : la mère de mon père, Laura Morrin, était irlandaise. Je n'ai aucune réticence à me dire citoyen canadien ; par contre, lors des deux référendums sur la souveraineté du Québec, j'ai voté « oui ». Ma position est sans doute bien théorique, mais je pense que le continent nord-américain est trop vaste, trop diversifié et aujourd'hui trop peuplé pour ne compter que trois pays (Canada, États-Unis et Mexique). Je verrais bien un redécoupage de sa carte en six, huit ou dix pays distincts, dont le Québec, qui a tout pour réussir en tant que pays souverain. Cela dit, le « non » a gagné les deux référendums (le second dans des circonstances un peu louches) et, dans les deux cas, j'ai accepté le résultat sans blues post-référendaire. Cela n'a pas une si grande importance à mes yeux, car je n'ai jamais été porté à célébrer ma dite appartenance à une communauté nationale : la Saint-Jean-Baptiste comme la fête du Canada me laissent indifférent.

Je n'éprouve pas d'attachement particulier pour l'époque où je vis. Je suis toujours étonné d'entendre des choses telles : « Il faut vivre avec son temps. » On n'en a pas le choix, mais faut-il aller jusqu'à « vivre l'époque » plutôt qu'assumer sa personne ? Pour moi, être né le 29 octobre 1960 est un fait temporel qui tient du pur hasard et n'a d'importance que pour servir à remplir des cases dans des formulaires, comme mon genre en fait, autre hasard de naissance. Je serais né en 895, en 1450 ou en 2376 que ça ne me ferait ni chaud ni froid. J'avoue n'avoir ressenti aucune émotion particulière lors du passage à l'an 2000. Néanmoins, je n'ai rien contre l'époque présente : comme toutes les autres, elle a ses bons et ses mauvais côtés. Je profite des bons et tente de demeurer lucide quant aux mauvais. Même le fait d'être un humain tient du hasard et je n'en éprouve pas de fierté particulière : je suis ainsi, c'est tout ! On ne m'a pas demandé mon avis et je n'ai aucun mérite. Si j'avais le choix

d'une nouvelle vie, il n'est pas certain que je choisirais d'être un homme. Peut-être aurais-je plutôt envie d'expérimenter le fait d'être une femme ou un chat, un oiseau, une baleine, un arbre ou un plant de trèfle.

Autre écart: l'automne est ma saison préférée (suivie de près par l'hiver), peut-être parce que je suis né en octobre. Alors que tous s'en réjouissent, l'arrivée de la chaleur abaisse mon énergie. Curieusement, ce beau monde qui dit tant aimer la chaleur estivale la vit avec la climatisation: à la maison, en auto, au travail, dans les commerces. Non, pour moi, octobre est le plus beau mois de l'année, avec les coloris flamboyants des arbres et l'air frais. C'est une pure merveille que la chute des feuilles au vent. J'aime presque autant novembre, ce mois décrié et posé en symbole de dépression saisonnière. Les arbres dénudés sont magnifiques, et plus encore lorsque leur écorce est mouillée par la pluie. Le ciel d'automne est incomparable, avec ses humeurs changeantes et la gamme infinie de nuances dans la forme et la densité des nuages. J'ai toujours trouvé les couleurs plus belles lorsqu'il fait nuageux. En décembre, un lyrisme éploré cherche à nous convaincre que les journées déclinantes ou la chute de la température sont des symboles de la mort. Par sa verdure persistante, le sapin de Noël prétend nous rappeler que la vie reviendra. Mais quelle idée incongrue que de tuer un arbre pour simuler la vie! La nature ne meurt pas à l'automne: elle se met en repos bien mérité. Elle est toujours là, toujours aussi vivante. En prônant le repos, l'automne donne le mauvais exemple dans une société productiviste...

Je ne m'identifie pas plus à une équipe sportive, à telle ou telle vedette de l'heure. Aucune « grande personnalité » vivante n'étant pour moi un maître à penser, je ne m'identifie à aucun courant philosophique, mis à part le fait d'être catholique. Je ne ressens pas le besoin d'avoir de héros. En général, les institutions me font un peu peur car, au-delà de leurs nobles missions, il arrive qu'elles considèrent les gens qu'elles servent comme des abstractions et les personnes qui y œuvrent comme des pions interchangeables... La guerre m'horrifie. Je sais toutefois qu'en certaines circonstances elle est inévitable. Comment faire la

paix lorsqu'une partie désire exterminer l'autre ou l'asservir ? La guerre ne devrait être qu'une option de dernier recours ; je suis troublé par le fait que l'humanité s'y soit livrée avec tant de légèreté au fil des âges. On affirme que la guerre est inhumaine, bestiale : à l'évidence, c'est faux. Elle est tragiquement humaine : les nations entretiennent avec fierté le mémorial de leurs exploits guerriers et, encore aujourd'hui, les défilés militaires font partie des célébrations nationales. Lorsque survient un incident guerrier, des voix s'indignent de ce qu'il y ait eu tant de victimes, « dont des femmes et des enfants ». Mais c'est ça, la guerre ! Pourquoi s'en surprendre ? J'ai participé à toutes les marches contre l'invasion de l'Irak par les États-Unis avant que celle-ci ne s'accomplisse. Pourtant, j'ai ressenti un malaise, car il y avait là des gens qui criaient des slogans agressifs peu compatibles avec la recherche de la paix. En dépit de mes convictions, je me sentais un peu en marge des manifestations.

Comme musicien et compositeur, je n'arrive pas davantage à m'identifier à un courant, à un style. Depuis longtemps, les compositeurs sont regroupés sous deux bannières : les *traditionnalistes* et les *modernistes* ou *avant-gardistes*, comme s'il s'agissait là de deux partis politiques. Une infinité de textes musicologiques participe de ce débat qui semble passionnant mais qui, à mon avis, constitue une suite de variations stériles sur le thème conventionnel de l'affrontement entre Anciens et Modernes. Ma musique n'est ni traditionnelle ni avant-gardiste. Tout ce que je peux avancer à ce sujet est qu'une courte pièce entendue alors que j'avais vingt ans m'a fait discerner plus clairement ce vers quoi je voulais tendre pour réaliser la musique que je porte en moi. Mais quelle pièce ! Anonyme, elle date du XII^e siècle et ne dure pas deux minutes ! Rien pour m'identifier à quoi que ce soit.

La personne en premier

Il n'y a aucune différence entre ma *personne privée* et ma *personne publique*. En toute circonstance, je suis moi-même. Il me semble que cette authenticité, cette transparence naïve

constitue une qualité. Pourtant, elle fait partie de ma *folie*, peut-être parce que je m'attends à la même transparence chez les autres et que, là, je fais erreur. Je suis une personne humaine et j'ai tendance à considérer les autres comme des personnes plutôt que comme les représentants d'un groupe, quel qu'il soit. Pas plus qu'en ce qui me concerne, je n'identifie les gens à leur origine ethnique, à leur culture, à leurs convictions, à leur profession ou à leur mode de vie. Ce que j'entends par *personne* se situe au-delà de toutes ces considérations, au-delà donc de ce qui est construit par l'identité collective. Au risque de choquer, j'avoue considérer mes chats comme des personnes, des *personnes félines* si l'on veut. Fruit de ma *folie*, ma vision est résolument personneliste.

Je prends le temps de réfléchir avant de me décider et n'agis pas de façon impulsive. Je soupèse longuement le pour et le contre d'une idée, souvent en soliloquant à voix haute ou en m'adressant à mes chats (qui adorent ça). Mais lorsque ma décision est prise, elle est claire. Un ami me le reprochait presque : « Avec toi, quand tu dis non, on sait que c'est non ! » Et mon oui est également un oui. Je suis une personne des plus fiable, honnête, qui tient sa parole et ses engagements. À nouveau, je m'attends naïvement qu'il en aille ainsi des autres. Mais bien des gens sont incapables de dire non, comme si c'était indécent ou grossier. Ils disent oui à tout, jamais de problème, toujours partants, quitte à se dédire à la dernière minute, ce que je trouve beaucoup plus grossier qu'un non franc. Une parole donnée devrait être sacrée. L'expérience de la vie m'a montré que ce n'est pas toujours le cas, sans qu'il y ait nécessairement de mauvaises intentions.

Au bout du compte, ma *folie* fait que non seulement j'éprouve peu d'« émotions sociales », mais que je n'en ressens pas de manque pour autant. D'autres choses me comblient, et c'est très bien ainsi. Je ne suis pas un rebelle : tant de conformistes aiment se dire « rebelles » que le mot même est devenu vide de sens ! Il ne m'importe pas d'être ou non dans le rang. J'ai une « bulle » forte et, pourtant, je suis compatissant. Pendant quatre ans, j'ai travaillé comme préposé aux bénéficiaires dans un hôpital pour

«malades chroniques» (aujourd’hui, le jargon bureaucratique parle plutôt de centre hospitalier de soins de longue durée). Des cas lourds, de la solitude, de la misère humaine. Oui, j’ai exercé ce travail, alors que des gens sociables, altruistes et dévoués ne supportent même pas de mettre les pieds dans un hôpital! Plus tard, j’ai accompagné un ami homosexuel dans ses derniers moments alors qu’il se mourait du sida, à une époque où cette maladie encore mal connue générerait toutes sortes de peurs. Cet ami était pour moi une personne, une personne souffrante, pas un gay. Je ne raconte pas cela pour me glorifier, mais pour me présenter.

Un long chemin vers une étrange lumière

Que s’est-il passé pour que tombe le verdict de novembre 2007? Ce que je vais raconter m’est personnel, mais a au moins un point commun avec ce que vivent beaucoup de gens dans le domaine de la santé mentale, à savoir que ce fut une route longue et tortueuse. Pourquoi est-ce souvent si long avant d’atteindre le but? De nombreuses personnes choisissent de nier ou d’endurer leurs malaises des années durant; faute de temps, des diagnostics rendus en première ligne sont insuffisamment approfondis; à moins d’une crise nécessitant une hospitalisation d’urgence, l’attente pour être vu en psychiatrie peut être longue, alors que les psychothérapies peuvent être très et trop coûteuses... Bref, la route est parsemée d’embûches, donc de délais. Je voudrais témoigner de la patience qu’exige cette démarche et des malaises qui l’accompagnent. Alors, que s’est-il passé?

En février 2006, j’ai soutenu ma thèse de doctorat au programme de Ph. D. en Étude et pratique des arts de l’Université du Québec à Montréal. J’ai réalisé cette thèse en moins de quatre ans, alors qu’en parallèle j’enseignais et travaillais à d’autres projets personnels. Le jury me décerna à l’unanimité une mention d’excellence et, chose rarissime, n’exigea à la thèse aucune modification ou correction (même d’orthographe). Cette thèse comportait deux volets: un volet théorique sur la musique et les chants d’oiseaux, et un volet création,

nunv

*Dans les accolades le piano lache ses tempos
et devient plus rapproché au violoncelle*

nf

7

nf

np <f

①

n R n V m v

f

x

np

les deux mains

nf

mp

Extrait de la publication

Musique autiste

Vivre et composer avec le syndrome d'Asperger

essai/témoignage

En novembre 2007, l'écrivain et compositeur Antoine Ouellette est diagnostiqué Asperger, un syndrome appartenant au spectre autistique.

L'auteur témoigne ici de son expérience et offre une visite guidée du monde autiste. Il souhaite aussi informer et sensibiliser sur un sujet tabou, la « folie », afin de donner un message d'espoir aux personnes marginales et marginalisées de notre société.

Les autistes fascinent, troublent et dérangent. Victimes de préjugés (non, l'autisme n'est pas une déficience intellectuelle), d'intimidation dans les écoles, de discrimination dans la vie adulte : on voudrait tant les guérir de qui ils sont! Mais qu'est-ce vraiment que l'autisme et le syndrome d'Asperger? Comment cela se vit-il au quotidien? Quelles sont les faiblesses et aussi les forces de l'autisme? Comment un autiste peut-il s'exprimer en art? La science commence à réaliser que l'autisme serait non une maladie mais une autre forme d'intelligence, porteuse d'une culture et de valeurs différentes. Leur nombre étant en augmentation, les autistes pourraient représenter l'amorce d'un changement évolutif dans l'histoire humaine. Encore faudrait-il que l'acceptation soit au rendez-vous.



Photo: Nancy Rivard

Après un baccalauréat en sciences biologiques, ANTOINE OUELLETTE s'est orienté vers la musique. En 2006, il a obtenu un PH.D. en étude et pratique des arts (UQÀM). À la suite de sa thèse, il fera paraître un essai intitulé *Le chant des oyseaux* (Triptyque, 2008). Depuis, il a donné plusieurs entrevues, conférences et ateliers sur le sujet. Musicologue, il enseigne l'histoire de la musique et la musicologie au département de musique de l'UQÀM. Enfin, compositeur agréé du Centre de musique canadienne, il est l'auteur d'une quarantaine de partitions dont *Bourrasque* (Éditions Henry Lemoine, Paris), *Une Messe pour le Vent qui souffle* (commande de Radio-Canada), qui s'est mérité les éloges unanimes de la critique.